

Les Trois Petits Bleus

Tristan Bernard

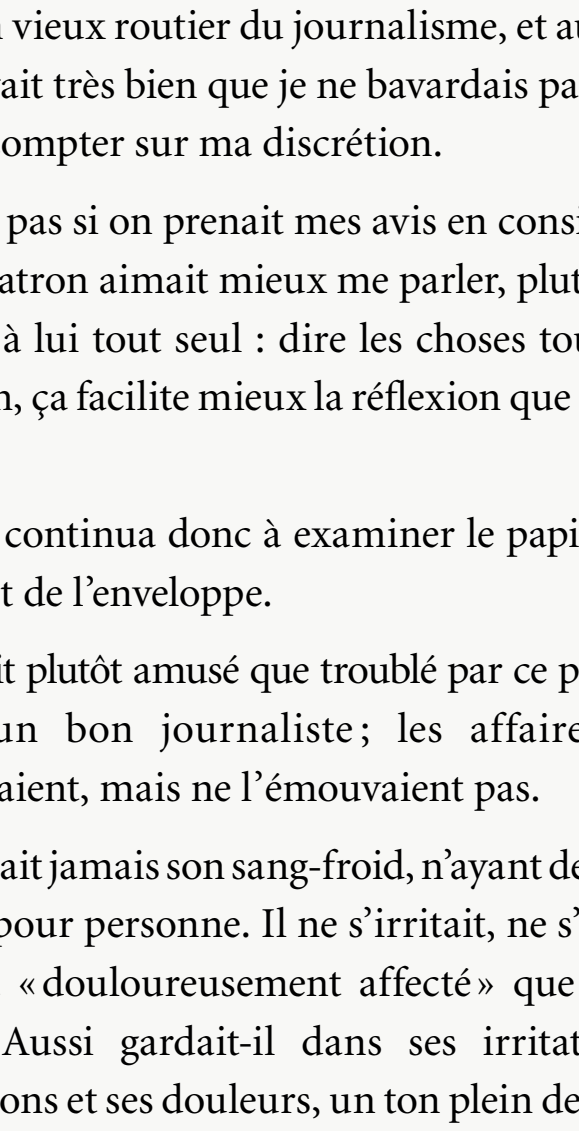
nouvelle



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

David Teniers le Jeune (1610-1690), *L'Alchimiste*.



Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901),

portrait de Tristan Bernard (1866-1947).

RÉSORCIN, NOUS DIT SAINT-EUDES, était alors rédacteur d'un grand journal, où je jouais, moi, les utilités, rédigeant, suivant les besoins du service et avec une égale demi-compétence, les échos mondains, la chronique du turf, voire le « Bulletin des Halles et des Marchés ».

Un jour que je dépouillais les réponses du « Grand concours de pronostics pour le nombre de billets que délivrerait la gare Saint-Lazare pendant les dix derniers jours de septembre », le garçon de bureau me pria de passer dans le bureau de Résorcin.

Mon patron était en train d'examiner curieusement une petite enveloppe qu'il avait trouvée dans le courrier.

— Vous donc ça, Saint-Eudes, me dit-il, si c'est une blague ou non... Il est possible que ça soit sérieux... J'ai moi, je ne sais pourquoi, l'impression qu'il faut y attacher de l'importance...

Je n'occupais dans la maison qu'une place très modeste, mais on me consultait volontiers pour les affaires graves... Peut-être parce que j'étais tout de même un vieux routier du journalisme, et aussi parce qu'on savait très bien que je ne bavardais pas et qu'on pouvait compter sur ma discrétion.

Je ne sais pas si on prenait mes avis en considération. Mais le patron aimait mieux me parler, plutôt que de se parler à lui tout seul : dire les choses tout haut, à quelqu'un, ça facilite mieux la réflexion que de penser tout bas.

Résorcin continua donc à examiner le papier gris de la lettre et de l'enveloppe.

Il semblait plutôt amusé que troublé par ce problème... C'était un bon journaliste; les affaires graves l'intéressaient, mais ne l'émuvaient pas.

Il ne perdait jamais son sang-froid, n'ayant de véritable inimitié pour personne. Il ne s'irritait, ne s'indignait et n'était « douloureusement affecté » que dans ses articles. Aussi gardait-il dans ses irritations, ses indignations et ses douleurs, un ton plein de tact et de mesure, que les passionnés conservent difficilement.

— On m'offre un petit paquet qui, s'il est authentique, peut nous fournir un « papier » peu ordinaire : trois lettres de Gaétan, mon vieux, écrites de sa main, et qui révèlent sur son compte des choses énormes.

Gaétan Leroy, que l'on appelait toujours par son petit nom, était à cette époque, comme il l'est d'ailleurs encore aujourd'hui, un gros député de la « lisière », entre la majorité et l'opposition, un de ces hommes qui, par leur situation et par leur poids, sont toujours à même de déplacer les plateaux.

Gaétan était certainement un des individus les plus influents à la Chambre, et des plus détestés.

Il n'avait pas de fortune personnelle, il dépensait beaucoup d'argent et on disait qu'il était souvent très gêné. Cependant, on n'avait jamais trouvé à dire sur son compte quelque chose de très grave.

À ce moment-là, nous faisons contre lui une campagne plutôt durement menée.

Ce paquet qu'on nous proposait – si vraiment la lettre ne mentait pas – avait pour nous une importance capitale.

— Et qui est-ce qui t'envoie ça? demandai-je à Résorcin.

— Un anonyme... Il prétend avoir adressé un paquet à la poste restante, bureau 24, à des initiales qu'il indique. Il écrit que nous pouvons retirer ce paquet dès aujourd'hui, le garder pendant trois jours afin que nous ayons le temps de faire examiner les documents par des experts en écriture. Au bout de trois jours, si nous n'en voulons pas, nous le rendrons tout simplement; si nous le gardons, nous verserons quatre-vingt mille francs.

— C'est de l'argent...

— Mon vieux, ce n'est rien du tout si le paquet est vraiment intéressant. Le « petit » donnera la Galette à l'instinct même, si vraiment il s'agit d'avoir Gaétan.

Celui que Résorcin appelait « le petit » était tout simplement le commanditaire de la maison, un ancien marchand de métaux, sanguin, trapu et haut comme une botte, avec la tête d'un bistro qu'on aurait tassé sous un marteau-pilon. Il avait déjà mis dans le journal quelque chose comme quinze cent mille francs.

— Le chiffre de la somme, continua Résorcin, semble bien indiquer que nous n'avons pas affaire à un fumiste. L'homme qui nous a écrit ça connaît bien Gaétan. Il est au courant aussi des ressources du « petit » et il se rend bien compte de l'intérêt que notre homme peut avoir à compromettre définitivement Gaétan. Il ne s'est pas trompé, l'anonyme! C'est à nous qu'il s'est adressé et pas à une autre maison, et pourtant il y a bien une demi-douzaine de journaux qui font campagne contre Gaétan.

— Et si on gardait les documents, comment lui remettaient-on l'argent?

— Ah! il a tout prévu... Il paraît, d'après ce qu'il m'écrit, que sur la lettre jointe aux papiers qui se trouvent à la poste restante, il y a l'adresse de l'hôtel où il nous attend pour recevoir les fonds. Il est probable qu'il aura imaginé un système pour que nous lui versions la somme sans le voir. Il ajoute qu'au cas où nous ferions usage des documents, il ne faudrait pas les publier tout de suite, mais attendre au moins deux jours, afin qu'il puisse quitter Paris et se mettre à l'abri des représailles.

...Écoute, Saint-Eudes, plus j'en parle, plus j'ai l'impression que j'ai quelque chose de sérieux. En tous cas, nous ne risquons rien à aller chercher les lettres à la poste restante... Tu iras tout à l'heure. Qu'est-ce que tu veux? le pis qui puisse nous arriver, c'est que le bon fumiste, si c'en est un, se paye ta tête d'un coin du bureau, pendant que tu demanderas la lettre au guichet.

L'après-midi donc, j'allai au bureau 24, et je demandai au guichet de la poste restante s'il n'y avait pas de lettre aux initiales G. G. W.

Je vois toujours la petite enveloppe; c'était l'avant-dernière d'un paquet assez volumineux, que l'employé avait pris dans la case réservée à la lettre « G ».

Je me disais déjà : « Allons bon... il n'y a rien. Résorcin m'a fait manquer mon bridge bien inutilement »... C'est à ce moment que l'employé me tendit cette petite enveloppe de rien du tout, qui valait peut-être quatre-vingt mille francs.

Je revins tout de suite au journal, où Résorcin attendait mon retour, avec la sage impatience d'un homme qui a beaucoup d'affaires et qui n'attend jamais rien avec fièvre, parce qu'il est constamment occupé. Il était dans son bureau en compagnie du « petit » qui paraissait très pressé, mais qui, lorsqu'il vit l'enveloppe, ne parla plus de s'en aller et qui, dès que Résorcin et lui eurent jeté un coup d'œil sur le contenu, renvoya deux rendez-vous urgents...

Trois minutes après, Résorcin et lui portaient en auto rue Saint-Antoine, où habitait monsieur Bouchin-Ramier, l'expert en écritures bien connu.

Si les trois lettres, ou plutôt les trois petits bleus qui se trouvaient dans l'enveloppe étaient bien de la main de Gaétan, l'affaire était formidable.

Ces trois pneumatiques avaient été expédiés l'un le matin du 7 juin, ainsi qu'en témoignait le timbre de la poste, et les deux autres le 8 juin.

Ils contenaient l'aveu accablant de prévarications absolument inexcusables.

Gaétan, en toute confiance, demandait une somme d'argent, puis répondait à d'autres propositions en maintenant ses exigences. Les télégrammes étaient adressés à un monsieur dans un hôtel. C'était évidemment un intermédiaire qui, sous un nom sans doute supposé, recevait d'urgentes dépêches de Gaétan.

Celui-ci avait été probablement pressé par la nécessité, si bien qu'il n'avait pas voulu perdre de temps et retarder par des précautions une démarche qui devait le tirer d'un gros ennui.

Quand Résorcin revint de chez le vieil expert, il était très content et il attendit pour me mettre au courant que le « petit » fut parti.

Résorcin, c'est entendu, était bon camarade, mais il avait tout de même quelque chose de pas très chic, c'est qu'il ne me traitait jamais, quand le commanditaire était là, avec la même importance... Une fois, deux fois, ça pouvait être de la distraction, mais quand ça se répète tout le temps...

Dès que nous fûmes seuls, il me raconta sa visite à Bouchin-Ramier. Il lui avait apporté, comme pièces de comparaison, des lettres qu'il avait reçues de Gaétan à différentes reprises.

Bouchin-Ramier, rien qu'en jetant les yeux sur les lettres et sur les télégrammes, s'était écrié qu'il n'y avait pas de doute possible et que, si habile qu'il fût, un faussaire n'eût jamais pu imiter à ce point l'écriture de Gaétan. Les télégrammes étaient écrits rapidement, presque fébrilement. Ce n'était pas seulement des particularités d'écriture qu'on eût dû imiter, c'eût été vraiment l'âme de Gaétan qu'il eût fallu emprunter, pour commettre un faux de cette perfection.

Le lendemain à midi, Bouchin-Ramier nous rapportait son rapport écrit, encore plus affirmatif que ses paroles de la veille. On parla de faire venir en consultation des collègues à lui. Il nous répondit qu'il était à notre disposition, qu'il en convoquerait deux si l'on voulait, mais que cette contre-expertise lui semblait tout à fait inutile et qu'il n'hésitait nullement à revendiquer pour lui seul l'entière responsabilité de ses conclusions.

Le « petit » était transporté. Il déclarait qu'il n'y avait plus qu'à marcher sans retard.

Je le vois encore, accablant le vieil expert de sa grosse cordialité et l'arrosant de compliments excessifs. Séance tenante, il lui fit délivrer mille francs pour son expertise et lui promit que le journal mettrait son nom en bonne place. « Il faudra même lui faire une petite tartine », dit-il à Résorcin.

Résorcin et moi, nous nous rendîmes à l'hôtel que nous avait indiqué la lettre.

Nous demandâmes le voyageur de la chambre 107. Nous attendîmes un instant dans le couloir; puis un individu, que nous ne vîmes pas, nous demanda de lui passer l'argent dans l'entre-bâillement de la porte. On lui fit répéter le chiffre de la somme, comme dans les banques aux gens qui se présentent pour toucher un chèque.

Deux jours après, nous sortions un numéro qui fit plutôt son petit effet sur le pavé de Paris. Toute la première page était consacrée à Gaétan, avec un fac-similé photographique des petits bleus.

Qu'est-ce qui lui restait à faire après ça. Disparaître, filer n'importe où, car c'était un coup d'assomoir dont il ne se relèverait pas.

Le « petit », dans un état de surexcitation extraordinaire, vint à la rédaction, où Résorcin faisait tous les jours un tour à midi. Les autres rédacteurs n'arrivaient que vers cinq heures. Moi, je venais le matin pour recevoir les instructions de Résorcin et savoir s'il n'y avait pas de reportage à faire dans l'après-midi.

Le « petit » avait donc pris Résorcin au journal pour l'emmener déjeuner avec lui et il était tellement de bonne humeur qu'il m'emmena moi aussi. Il nous fit faire aux Champs-Élysées un de ces déjeuners qui marquent dans la mémoire d'un homme. Il connaissait beaucoup de monde parmi les clients du restaurant et distribuait des numéros du journal à ceux qui ne l'avaient pas encore lu.

Champagne, naturellement, cigares extraordinaires... Il me demanda combien je gagnais au journal, dit à Résorcin que ce n'était pas assez et qu'il fallait m'augmenter. Malheureusement, ce ne fut qu'en paroles. Le soir même, la lecture du *Temps* gâchait toutes ses bonnes dispositions.

Après l'interview de Gaétan que publiait ce grand journal, que restait-il de nos accusations et de nos documents irrécusables?

« Jamais, disait l'incriminé, je ne me serais abaissé à discuter des imputations aussi incroyables, s'il n'y avait dans la maladresse des faussaires quelque chose de vraiment grotesque... Oh! évidemment, ils ont très bien imité mon écriture... Malheureusement pour eux, ils me font écrire des petits bleus à qui le cachet de la poste donne une date indiscutable : le 7 juin et le 8 juin. Ces petits bleus ont été écrits et envoyés à Paris. À Paris, je dis bien, puisque ce mode de correspondance n'est praticable qu'à Paris. »

« Or, le 7 et le 8 juin, il m'eût été difficile d'échanger une correspondance avec le destinataire de ces pneumatiques, puisqu'à cette même date du 7 juin, je prononçais un discours au Congrès des chemins de fer, réuni à Bucarest. »

« Monsieur Résorcin qui a beaucoup d'imagination prétendra peut-être que je n'étais pas à Bucarest, que j'avais sans doute envoyé là quelque chose, pendant que je me livrais à Paris à la gentille petite combinaison qu'il me prête. Seulement, je dois le prévenir que je me trouvais là-bas avec une dizaine de mes collègues de la Chambre, sans compter des sénateurs et des conseillers d'Etat, pour qui je n'étais pas précisément un inconnu. »

...Dites donc, le « petit » fit plutôt une tête, hein, pour ses quatre-vingt mille francs!

Résorcin, lui non plus, n'avait pas l'air très enchanté. Moi, en les voyant, je pris, bien entendu, ma figure la plus contrite, mais je ne pouvais pas m'empêcher de m'amuser un peu en dedans. Les conclusions de Bouchin-Ramier avaient été si nettes que pas un de nous n'avait pensé à vérifier ce détail cependant indispensable : Gaétan était-il vraiment à Paris à la date indiquée?

Ce qui ne fut pas ordinaire, vous savez, ce fut l'entrevue du vieil expert et du « petit ». On avait fait venir Bouchin-Ramier au journal et qu'est-ce que le « petit » lui passa sur ses cheveux blancs!

Il était fou. Il écumait. Il n'était pas en train de prétendre que ce vieux Bouchin-Ramier était d'accord avec les faussaires, d'autant plus que ce vieil entêté affirmait encore qu'il ne se trompait pas, que c'était bien l'écriture de Gaétan et qu'il était prêt à l'affirmer devant Gaétan lui-même, si bien que « le petit », exaspéré de cette obstination, finit par traiter ce vieillard comme on ne traite pas un enfant de quatre ans, et le flanqua à la porte.

Pour atténuer un peu cet affront, j'accompagnai le vieil homme dans l'antichambre où il me retint par le bouton de mon paletot pendant un temps infini. Je le vois encore, la tête en avant, avec son grand front bombé : « C'est mon honneur qui est en jeu, me répétait-il. Il y a là un mystère que j'arriverai à éclaircir; j'y dépenserai tout mon temps, j'y dépenserai les quelques sous que j'ai mis de côté... C'est moi qui ferai l'enquête, vous verrez, monsieur, vous verrez. »

Gaétan ne daigna pas poursuivre le journal, qui lui-même fut bien forcé d'avouer le lendemain que « sa bonne foi avait été surprise » en ajoutant que nous nous adressions à la Justice pour retrouver les faussaires. Mais le petit et Résorcin, persuadés que la Justice ne découvrirait rien, préféraient au fond laisser ça tranquille et que personne ne s'en occupât plus...

Bouchin-Ramier revint à la rédaction le lendemain, de plus en plus agité; il demanda à voir Résorcin qui, bien entendu, ne le reçut pas. Il s'était enfermé dans son cabinet pour travailler. Il avait horreur désormais de cette basse polémique personnelle; il voulait revenir au journalisme d'idées.

C'est encore moi qui fut chargé de recevoir le vieil expert, qui répétait encore inlassablement ce qu'il m'avait dit la veille : il voulait faire une enquête, tout se découvrirait...

Je me disais : C'est un vieux piqué... Eh bien, trois mois après cette histoire, qui est-ce que je vis s'amener au journal? Ce fut Bouchin-Ramier lui-même... Il l'avait faite, son enquête... Il l'avait faite, avec une méthode, un soin et un acharnement merveilleux, et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il était arrivé à un résultat. Il apportait, non pas sans doute des preuves absolues, mais des commencements de preuves, des indices très intéressants qui eussent permis à des détectives exercés, et disposant de ressources pécuniaires sérieuses, de tirer complètement au clair cette affaire obscure.

Bouchin-Ramier, en interrogeant des gens de l'hôtel où nous avions été porter l'argent, avait obtenu un signalement de l'homme qui se trouvait dans la chambre 107, et à qui nous avions passé les quatre-vingt mille francs par l'entre-bâillement de la porte. Et ce ne fut pas commode d'avoir ces renseignements-là. L'homme était arrivé à l'hôtel la veille au soir, le col de son pardessus relevé. Il était un peu courbé, comme pour dissimuler sa taille. Les domestiques ne pouvaient pas dire s'il était jeune ou vieux. Le valet de l'étage et la femme de chambre n'avaient pénétré ni l'un ni l'autre au 107 pendant que l'individu s'y trouvait.

Enfin, Bouchin-Ramier finit par découvrir un petit mitron d'un restaurant voisin, qui avait apporté un pâté dans la chambre et qui donna de l'homme inconnu un signalement ma foi assez détaillé : vingt ans à peine, grand, brun, assez mal fichu, et le visage un peu de traviole.

Le vieil expert chercha si, dans l'entourage de Gaétan il n'existait pas de personne répondant à ce signalement. Il était allé se poster avec le petit mitron près de la maison où habitait le député et il avait eu la satisfaction de voir sortir de la maison un jeune homme que le gosse avait reconnu tout de suite pour l'individu mystérieux de la chambre 107.

« Puis, me dit à ce moment Bouchin-Ramier, j'ai interrogé le concierge, et j'ai appris que ce jeune homme était le neveu et le secrétaire de Gaétan. »

— Alors, dis-je à l'expert, le faussaire, c'était ce jeune homme?

— Mais il n'y a pas de faussaire! dit le vieil expert. Je vous répète qu'il n'y a pas de faussaire dans cette affaire : il n'y a que des escrocs... Vous pensez bien que ce jeune homme eût été la dernière personne qui eût été faire des faux de ce genre, puisqu'il savait que son oncle n'était pas à Paris. Il n'aurait pas choisi pour dater de faux télégrammes le moment où Gaétan était à Bucarest, et les petits bleus, monsieur, je ne cesserais de le répéter, étaient de la main de l'oncle, de la main de Gaétan... C'est Gaétan lui-même qui les a écrits.

« Le seul point qui, pour moi, reste obscur, c'est la question de savoir si les cachets de la poste ont été falsifiés. C'est très possible; il est possible aussi que Gaétan ait préparé l'affaire de longue main, ait écrit les télégrammes d'avance et les ait fait mettre à la poste à Paris pour les faire timbrer à une époque où il était indiscutablement absent de Paris. Mais enfin, moi, je conclurai plutôt à la falsification des timbres, car je ne crois pas beaucoup aux affaires préparées de si longue main.

« Quoi qu'il en soit, c'est Gaétan qui a écrit lui-même ces télégrammes et qui les a fait vendre à votre journal par l'intermédiaire de son neveu.

« Les petits bleus offraient tous les caractères matériels de l'authenticité, mais il pouvait néanmoins révoquer ces billets en faux puisque la date de son voyage à Bucarest lui fournissait immédiatement un alibi irréfutable. »

Le vieux Bouchin-Ramier rayonnait; il me demanda de le conduire auprès de Résorcin. Il pensait que nous allions publier le lendemain un numéro de révélations sensationnelles d'où sa réputation d'expert sortirait réhabilitée et grandie. Mais ce vieux naïf ignorait que le journal avait changé de commanditaire. Le petit avait passé la main à une société. Bouchin-Ramier ignorait que nous étions maintenant au mieux avec Gaétan.

Je lui expliquai cela du mieux que je pus. Il me quitta pour aller trouver deux ou trois autres journaux. Tout le monde l'envoya promener. Personne ne se souciait d'entamer une nouvelle affaire avec ce Gaétan redoutable et de risquer de se faire clouer le bec, comme ça nous était déjà arrivé à nous.

Je ne sais pas ce qu'il est devenu, ce vieux marteau de Bouchin-Ramier. Je crois bien qu'il est mort.